



# Chromatikon I

Annuaire de la philosophie en procès  
Yearbook of Philosophy in Process

sous la direction de Michel Weber  
avec la collaboration de Diane d'Eprémesnil

Presses universitaires de Louvain  
2005



Michel WEBER, Avant-Propos  
Michel WEBER, Foreword

## I. Séminaires de recherche — Research Seminars

Jean-Marie BREUVART, Le concept de philosophie spéculative  
Didier DEBAISE, Que signifie l' « être comme puissance » ?  
Jean DOUCHEMENT, Le Dieu de Whitehead  
Jean-Claude DUMONCEL, Cosmologie, métaphysique et philosophie  
Guillaume DURAND, Le concept événementiel de nature  
Sébastien GANDON, Algèbre, géométrie et loi d'intensité  
Alison MICULAN, Rencontre et civilisation  
Xavier VERLEY, Valeur et événement  
Michel WEBER, Créativité et réversion conceptuelle

## II. Etudes critiques — Critical Studies

Pauline NIVENS, Gramsci and Whitehead Rate Consent in Politics  
John PICKERING, On Whitehead, Embodied Cognition and Biosemiotics

## III. Comptes rendus — Critical Reviews

Alix PARMENTIER : Hartshorne, Whitehead's Philosophy  
Juan VICENTE MAYORAL DE LUCAS : Dewey, La opinión pública  
Juan VICENTE MAYORAL DE LUCAS : García Raffi, Alfred North Whitehead

## IV. Informations réticulaires — Reticular News

Colloque – Symposium  
Séminaires – Seminars  
Publications – Publications  
Réseaux – Networks

Table des matières – Table of Contents



## Avant-propos

Michel Weber, Louvain-la-Neuve\*

L'idéal philosophique incarné par la vie et l'œuvre d'Alfred North Whitehead (1861–1947) est, plus que jamais, d'une actualité brûlante. Il requiert que la philosophie soit une discipline vécue afin qu'elle puisse demeurer une discipline vivante. Il nous enjoint de devenir dignes de cette avancée créatrice qui toujours nous entraîne vers de nouvelles péripéties ontologiques. C'est à chacun de nous — philosophe « professionnel » ou non — qu'il appartient de ratifier ce qui s'annonce dans l'excédence de notre expérience consciente et de devenir conséquemment créatif, efficace et visionnaire (pour le dire très précisément avec les trois profils fondamentaux de l'avancée créatrice). La clef que les penseurs du procès manipulent est celle de l'expérience immédiate (« pure » dirait James ; avant son « tournant » dirait Bergson) en tant qu'elle dévoile l'horizon de notre devoir et les racines de notre agir. Programmatiquement, le thème de la philosophie comme quête de la vérité peut être prudemment réactualisé sous trois formes cardinales : le risque de l'aventure, la destruction de toute opinion, et la corrélation de la recherche universitaire et de l'engagement sociopolitique<sup>1</sup>.

Dans le contexte de la philosophie organique whiteheadienne, *vérité* ne renvoie plus à une actualité pré-donnée en attente d'être dé-couverte. La vérité tient tout entière dans l'aventure de sa quête ; la vérité est le voyage vers Ithaque — mais Ithaque est, et demeurera, une ville en construction au périmètre pour toujours indéfini. Lorsque Whitehead parle d'*aventure*, il pense manifestement plus à une exploration victorienne réussie qu'à la tragédie de l'authenticité évasive de l'existence — un thème qui est cependant loin d'être absent de son œuvre<sup>2</sup> — et il convient en conséquence de tempérer son optimisme foncier en recourant au *risque* jamesien. William James (1842–1910) a en effet montré sans équivoque possible combien cette quête philosophique

---

\* <<http://www.isp.ucl.ac.be/staff/Weber>>

<sup>1</sup> Selon François Jullien, cet ancrage de la quête philosophique dans l'aventure risquée de la vérité (et donc dans l'historicité) est typiquement occidental ; pour la sagesse chinoise, au contraire, une telle voie est tenue pour dangereusement arbitraire (*Un sage est sans idée, ou l'autre de la philosophie*, Paris, Éditions du Seuil, 1998).

<sup>2</sup> Il écrira par exemple : « The word Eros means « Love », and in *The Symposium* Plato gradually elicits his final conception of the urge towards ideal perfection. It is obvious that he should have written a companion dialogue which might have been named *The Furies*, dwelling on the horrors lurking within imperfect realization ». (*Adventures of Ideas*, New York, Macmillan Company and Cambridge, Cambridge University Press, 1933. Reprint : New York, The Free Press, 1967, p. 148).

est risquée : d'abord parce qu'il nous faut engager la totalité de notre existence présente — au risque de la psychose — afin, d'une part, d'affronter la construction de la réalité par le sujet percevant immergé dans le champ social (il faut accepter de devenir étranger au monde de la quotidienneté pour devenir un citoyen du Monde) ; et afin, d'autre part, de dévêtir le sujet de ses propensions neurotiques, celles-là mêmes qui sont exploitées cyniquement par les tenants de l'ordre social. Risquée, elle l'est aussi (et certains diront *surtout*) parce que nos choix existentiels engagent notre quête post-mortem. Comme l'a bien vu James (qui avait lu Shakespeare), « il y a quelque chose qui ne va pas dans notre expérience naturelle<sup>3</sup> ». C'est à nous qu'il appartient de réformer cet état de conscience *naturel* en réactivant notre contact avec l'Ultime. On reconnaît le thème redoutable de la libération par le concept et, par-delà celle-ci, l'injonction pluriséculaire de l'« éveil ». D'un point de vue strictement philosophique, les abstractions que nous manipulons sont donc d'une importance cruciale non seulement pour nous réorienter dans notre quotidien, mais plus encore lorsqu'il s'agira de poursuivre l'aventure en dehors de tous les repères (re)connus par le sens commun et son ancrage corporel.

On le comprend, cette ascèse nécessite le démantèlement de toute opinion, la déconstruction de tous les mensonges, de toutes les soumissions doxiques. Pas seulement des mensonges perceptifs : tous les récits qui empêchent la libération de l'individu, et l'empêchent donc de reconnaître l'identité fondamentale de la libération individuelle et de la libération collective, doivent être révoqués. Même la patience avec laquelle certains croient devoir accueillir l'hypocrisie des puissants (ou de ceux qui se croient tels) semble bien vaine en regard de l'exigence sotériologique vertigineuse que nous venons d'esquisser. Et, est-il nécessaire de le souligner, cette déconstruction devra être suivie, dans un esprit typiquement whiteheadien, par une reconstruction spéculative nécessairement ambitieuse. On prétendra du reste que tout groupe social se définit par un jeu de langage particulier et que l'individu normal (ou normé) est celui qui accepte ce jeu consciemment (en sachant que ce n'est qu'un jeu) ou inconsciemment (en croyant manipuler un langage parfaitement adéquat). Mais le problème ne tient pas à l'existence de tels langages pertinents localement, à la précaire réflexivité de leur usage, voire à la capillarité sociale qu'ils instituent mythiquement, mais à l'*esprit* dans lequel il est manipulé. Il est en outre remarquable que l'acteur conscient de la

---

<sup>3</sup> « There is *something wrong about us* as we naturally stand » (W. JAMES, *The Varieties of Religious Experience. A Study in Human Nature*. Being the Gifford Lectures on Natural Religion Delivered at Edinburgh in 1901-1902, New York, London, Bombay, and Calcutta, Longman, Green, and Co., 1902, p. 508).

grammaire ludique de l'intersubjectif ne se situe généralement pas au sommet de la hiérarchie des flux communicationnels.

Pierre Bourdieu (1930–2002) a brillamment montré que les structures cognitives qui construisent l'espace social sont de véritables dispositions corporelles historiquement constituées dans le but d'extorquer des soumissions (d'où les concepts de *soumission doxique* et de *violence symbolique* pour exprimer ce joug). Complémentairement, il a mis en évidence la nécessaire corrélation de la recherche universitaire et de l'engagement sociopolitique<sup>4</sup>. Croire, ou faire croire, que les deux sphères doivent être *objectivement* dissociées équivaut à renoncer à la seule vertu que le philosophe est en droit de réclamer : la faculté de penser. Que peut bien vouloir dire *penser* ? Il ne s'agit pas simplement de donner des raisons aux causes (ou des causes aux raisons), voire de construire un édifice conceptuel purement transparent (ou de refuser toute construction systématique). Le moment conceptuel (et les exigences architectoniques qui lui sont propres) est certes crucial, mais ce qui importe c'est la profondeur du regard, l'étendue de l'horizon qui est pris en compte, et l'impact pragmatique qui est généré. Pour des penseurs tels que Whitehead, James, Dewey et Bergson, toutes les expériences doivent avoir droit de cité ; et cette profondeur expérientielle, lorsqu'on la considère selon la variété de ses modes (de l'expérience de bas niveau d'un unicellaire à celle de haut niveau d'un mammifère supérieur), de ses durées (du pur flash à l'époque cosmique) et de ses étendues (du microcosme au macrocosme), cette profondeur dévoile *ipso facto* une posture politique. Accepter une palette d'expériences (i.e., de faits) limitée du point de vue social, temporel ou spatial conduit à une politique « de droite » (nommée telle faute de mieux) ; accepter de laisser l'excédence de l'expérience guider nos réflexions conduit tout aussi impérativement à une politique « de gauche ». Or, une réflexion qui n'est alimentée que par des données volontairement limitées ou simplement lacunaires n'a rien à voir avec la pensée. La pensée, telle que le philosophe la pratique, tente d'embrasser la totalité du spectre expérientiel. D'où sa richesse... et son chronique embarras. Penser, Deleuze non plus ne s'y était pas trompé, cela veut dire penser pour le bien commun. On voudrait nous faire croire que tous et toutes ont le cœur à gauche et la raison à droite, que, bien sûr, le citoyen voudrait généreusement accepter les exigences d'une justice sociale totale – si seulement cela était raisonnable (ou même rationnel). Remarquons, au contraire, que nous sommes viscéralement enclins à promouvoir nos intérêts et ceux de nos proches tandis que la raison, la vraie, promeut nécessairement l'universel dans le devenir.

---

<sup>4</sup> Cf., e.g., « Pour un savoir engagé », *Monde diplomatique*, février 2002, p. 3.

Prétendre que la situation planétaire actuelle est critique est un aimable euphémisme. Or, *volens nolens*, la grande majorité des décideurs (les *movers and shakers* chers aux anglo-saxons) sont des universitaires. Ce sont des spécialistes formés par des institutions qui ont pour vocation de partager leurs expertises pointues mais qui ont surtout la prétention de former à la capacité d'auto-apprentissage, voire à l'exercice de la pensée. Parfois, une certaine tradition humaniste est même explicitement mentionnée dans les statuts de ces pôles d'excellence. Mais si la débâcle culturelle planétaire est planifiée par des universitaires, ne faut-il pas en conclure que ceux-ci ne *pensent* pas ? Comment comprendre que les exigences de la gouvernance financière – le chiffre d'affaire du prochain trimestre – tendent à imposer des choix technoscientifiques engageant l'humanité, pour des (centaines de) milliers d'années, dans des voies sans issue ? De deux choses l'une : ou bien leur formation a échoué car ils ne sont devenus que d'industriels spécialistes incapables d'élever leur raisonnement au niveau de la globalité indivise du tissu relationnel social ; ou bien leur formation a échoué car ils *refusent* de lever le nez de leurs éprouvettes ou de leurs comptes de gestion<sup>5</sup>. Mais qu'est-il alors arrivé aux chercheurs et aux enseignants universitaires que l'on trouve en amont de cette *industrie* ?

Pour le dire brutalement : sous la pression d'un « marché » libéré des digues idéologiques qui prévalaient encore durant la première partie du XXe siècle, l'idéal universitaire n'est-il pas en passe de se résumer à la vente au plus offrant des recettes de formatage des *Alphas* et *Alphas plus* magistralement mis en scène – déjà en 1932 – par Aldous L. Huxley (1894–1963) dans *Brave New World* ? Se pourrait-il au surplus que les recteurs d'université tiennent tous très exactement le même discours ? Dans le contexte de la création annoncée à l'échéance de 2010 d'un véritable espace européen pour l'enseignement supérieur (« European Higher Education Area »), qui marque le destin de l'Université européenne du sceau du réalisme socio-économique et de la *politique* de mondialisation, tous les universitaires s'entendent dire que *leur* université doit impérativement attirer les meilleurs enseignants (de préférence étrangers), les meilleurs chercheurs (toujours étrangers) et les meilleurs étudiants (encore étrangers : pourquoi donc ne pas simplement délocaliser *toutes* les universités ?). Que, face à la compétition intra-européenne et trans-atlantique, il faut se positionner sans délais dans le peloton de tête, non seulement en termes d'expertise techno-scientifique et

---

<sup>5</sup> Pour une exemplification supplémentaire, cf. R. M. JENNAR, *Europe, la trahison des élites*, Paris, Éditions Fayard, 2004.

de ressources humaines, mais en termes de viabilité économique et de synergies avec le monde « des affaires ».

D'emblée, deux constats s'imposent, l'un généraliste, l'autre propre au monde universitaire. D'une part, les autorités académiques accompagnent de leurs voix laudatives le chœur planétaire et souscrivent, apparemment sans états d'âme, à la nouvelle vulgate qui voit ainsi son noyau idéologique recouvert de la vertu du factuel pur : nous n'assistons pas à une *politique* de mondialisation mais à une mondialisation spontanée ; la refuser, c'est refuser le progrès, la sacro-sainte croissance etc. ; bref, c'est retourner au Moyen-Âge (pas celui de Régine Pernoud). Plus particulièrement : ne trouve-t-on pas là le signe alarmant de l'aveuglement systématique que les universitaires européens cultivent face aux conditions de travail de leurs confrères états-uniens ? Ils ne veulent voir que la réussite des universités de la fameuse *Ivy League* (soit, à titre principal, Harvard, Yale et Princeton), pas le paysage culturel lunaire qui en est le corrélat structurel. La qualité et la visibilité de la recherche de ces institutions ne fait aucun doute (avec des inflexions facultaires, cela va sans dire), mais ce serait une erreur de croire que la qualité de l'enseignement y est tout aussi remarquable, ou que les minorités y ont facilement accès, ou encore que ces vénérables institutions remplissent leur mission de service à la société. Comment une telle contradiction est-elle possible ? Simplement par la grâce d'une structure élitiste à deux étages qui tout à la fois se fonde sur *et* institue un socle financier en perpétuelle croissance grâce aux liens étroits entretenus avec les plus riches familles et leurs consortiums personnels<sup>6</sup>. D'une part, les *undergraduate studies* accueillent automatiquement les fils et les filles des généreux donateurs, leur permettant principalement de se constituer des (futurs) relations d'affaire sans nécessairement devoir se donner de la peine pour obtenir leur diplôme (ils sont connus comme les « gentlemen C » par leurs enseignants, généralement des doctorands)<sup>7</sup> ; d'autre part, les *graduate studies*, dont l'élitisme est bien

---

<sup>6</sup> « Avec [un fonds de dotation de plus de] 22 milliards de dollars, Harvard est l'université la plus riche de la planète » (Rick Fantasia, « Les mécanismes de reproduction de l'élite. Délits d'initiés sur le marché universitaire américain », *Monde diplomatique*, 608, nov. 2004, pp. 4-5, ici p. 4). Il serait de surcroît du plus haut intérêt de déterminer jusqu'à quel point Harvard investit aussi massivement dans l'industrie de guerre que, pour prendre un exemple tout à fait au hasard, Trinity College (U.K.). On se reportera aux données publiées par la Campaign against the Arms Trade (London N4 3HQ ; [www.caat.org.uk](http://www.caat.org.uk)) et répercutées par le *Times Higher Education Supplement* du 21 octobre 2005.)

<sup>7</sup> « Le processus d'exclusion sociale opère à tous les niveaux d'un système rodé à habiller une sélection de classe sous le couvert de performance universitaire. L'exemple le plus flagrant d'une telle distortion est le traitement de faveur accordé aux « legs » (*legacies*) par la plupart des institutions d'élite. Ce terme désigne le traitement préférentiel en matière d'admission dont bénéficient les enfants et les petits-enfants des *alumni* (anciens élèves).

scientifique. Un Ph.D. en provenance d'une de ces universités n'est, faut-il le dire, jamais usurpé et constitue toujours la garantie d'un niveau scientifique éminent. D'une part donc, une pouponnière pour futur dirigeant aveugle au bien commun ; d'autre part, un bouillon de culture qui accepte au moins implicitement l'allégeance matérielle et idéologique au précédent. « C'est certainement le nouveau monde qui est le meilleur des univers possibles » disait déjà Candide. Hannah Arendt (1906-1975), elle, poserait plutôt la question de savoir si cette volonté de non-pensée n'est pas le signe accablant de la banalité du mal. Eichmann, on s'en souvient, n'était ni diabolique, ni stupide, ni même peut-être raciste : seule la pensée lui faisait *cruellement* défaut. Quoi qu'il en soit, embrasser mécaniquement les critères de convergence imposés par les institutions qui « dominant » le marché de l'éducation *précisément* par le truchement de la médiatisation de ces critères de visibilité revient à donner son aval à une hégémonie qui est (en grande partie) de l'ordre du construit. Cette violence symbolique s'assortit en outre d'une remarquable double ligature : d'une part, les « university rankings » arpentent aux prétendants « Soyez comme Harvard » ; d'autre part, leurs analyses autorisées conduisent à une seule conclusion possible « ... bien que vous ne le puissiez ». On ne peut en effet reproduire abruptement un système qui est enraciné depuis plus de trois cents ans dans une nation devenue entretemps Empire (Harvard a été créée en 1636 ; l'indépendance des Etats-Unis date de 1776). L'injonction jubilante se traduit donc : « Détruisez-vous dans votre quête – ou renforcez notre dominance ».



Quelle est, selon Alfred North Whitehead, la conception la plus efficace de l'Université – et il parle d'efficacité *pédagogique*, cela mérite d'être souligné ? Prolégoménéalement, il faut reconnaître avec Jacques Drèze et Jean Debelle qu'« il serait illusoire et même dangereux de rechercher une conception unique et définitive de l'université<sup>8</sup> ». Appuyant largement leurs analyses sur *The Aims of Education*<sup>9</sup>, les deux économistes soulignent avec force, dans leur

---

Pour les enfants de ceux qui contribuent généreusement au fonds de dotation de l'université, l'admission est presque acquise, à moins qu'il s'agisse d'un élève incapable de feindre la moindre aptitude scolaire.» (*ibidem*, p. 5). En 2003-2004, Harvard comptait 6597 *undergraduate students* et 12014 *graduate students*.

<sup>8</sup>J. DREZE, J. DEBELLE, *Conceptions de l'université*, Bruxelles, Fondation Industrie-Université, 1966. Réédité avec une préface de Paul Ricoeur, Paris, Ed. universitaires 1968, p. 73.

<sup>9</sup>A. N. WHITEHEAD, *The Aims of Education and Other Essays*, New York / London, The MacMillan Company / Williams and Norgate, 1929 (réédité par The Free Press, 1967).

étude qui n'a guère vieilli, que l'enseignement universitaire est avant toute chose *recherche* : recherche scientifique, certes, mais aussi recherche d'adéquation avec les besoins sociaux, économiques et politiques. Recherche d'identité, nous allons le voir plus en détail, mais aussi de multiples symbioses.

Rien ne serait donc plus préjudiciable qu'une conception sclérosée : une réflexion globale demeure urgente si l'on veut préserver, dans un contexte de crise, ce qui définit l'Université. Il faut promouvoir un *idéal*, c'est-à-dire reformuler pour notre temps l'idée (historiquement) « libérale » de l'Université, seule garante d'une identité forte. Mais cette préoccupation identitaire doit être de l'ordre d'un idéal *pragmatique* permettant la gestion du risque de l'innovation et du risque de la mise en réseau de structures devenues trop lourdes pour une institution autarcique. *Idée et fonction*, conclut en substance Ricœur en préface à la seconde édition du livre de Drèze et Debelle, sont les deux pôles qui déchirent toute université. La recherche purement théorique, désintéressée et libre ne se conçoit pas sans recherche appliquée, financée, commanditée, dirigée – étant entendu que l'asservissement utilitaire devrait être lui-même piloté par un idéal, un *eschaton* (pour reprendre le concept que Jean Ladrière et Paul Ricœur utilisent afin de dynamiser celui de *telos*<sup>10</sup>). L'idéal doit contribuer à instituer « une zone de perméabilité entre l'institution universitaire proprement dite et le monde de la culture extra-universitaire<sup>11</sup> ». Drèze et Debelle sont, eux aussi, très clairs :

L'université doit donc être prête à assurer la formation d'une partie au moins de l'élite d'un pays. Si elle veut préparer cette élite à exercer pleinement des responsabilités sociales, elle ne peut se limiter aux aspects purement intellectuels de la formation : le développement humain, moral, social de l'étudiant devient essentiel. Dans cet esprit, l'université doit constituer un milieu de vie enrichissant à tous points de vue, préparer pour l'aventure de l'action autant que pour l'aventure de l'esprit...<sup>12</sup>

Si l'Université doit rester le lieu critique par excellence, le foyer de l'innovation scientifique et culturelle, elle doit impérativement promouvoir le développement humain, moral et social de tous ses acteurs (personnel

---

<sup>10</sup> J. LADRIÈRE, *L'articulation du sens. I Discours scientifique et parole de la foi ; II Les langages de la foi*, Paris, Les Éditions du Cerf, 1970 & 1984 ; voir aussi, du même auteur, « L'espérance de la raison », in Ghislaine FLORIVAL et Jean GREISCH (sous la direction de), *Création et événement. Autour de Jean Ladrière*. Centre International de Cerisy-la-Salle. Actes de la Décade du 21 au 31 août 1995, Louvain-la-Neuve / Louvain-Paris, Éditions de l'Institut supérieur de Philosophie / Éditions Peeters, Bibliothèque philosophique de Louvain 45, 1997, pp. 361-387.

<sup>11</sup> P. RICOEUR, « Préface » de J. Drèze et J. Debelle, *Conceptions de l'université*, op. cit., p. 18.

<sup>12</sup> J. DREZE, J. DEBELLE, *Conceptions de l'université*, op. cit., p. 75.

académique, scientifique, administratif et étudiants, diplômés ou non). Demandons-nous plus précisément en quoi Whitehead est, comme l'a prétendu à la suite de Drèze et Debelle, l'ancien Recteur de l'Université catholique de Louvain M. Crochet, le « prophète de l'université contemporaine<sup>13</sup> ». Il suffira ici de mentionner trois points focaux de son développement conceptuel : ontologique, macro- et micro-structurel.

Primo, la totalité de l'édifice catégoriel whiteheadien s'adosse à une ontologie processuelle radicale qui se fonde sur la notion d'événement. Qui dit événement dit irruption de l'inouï, de l'extra-ordinaire, du « jamais vu » dont parle le sens commun. Mais cet inouï ne se peut se manifester comme tel que sur fond de l'ordinaire, du « déjà vu » : innovation et répétition s'engrènent nécessairement selon des modalités complexes dont seule une doit être retenue ici : l'*avancée créatrice*. Whitehead fait en effet le pari, qu'il assoit au demeurant sur une théologie naturelle, d'une tendance positive (d'un « trend », comme on dit en analyse statistique) vers l'accroissement des intensités expérientielles de tous les sujets. Le progrès social n'en constitue qu'une guise mésocosmique. Pour faire bref : par-delà les fluctuations locales, l'Univers progresse vers le Bien. (On retrouve les trois profils annoncés dès l'abord : si l'événement est avant tout *créatif*, il possède également une *efficacité*, et s'inscrit nécessairement dans une *vision*.)

La réflexion ontologique whiteheadienne se répercute sur sa conception organique de l'Université, et ce à deux niveaux. Au niveau macro-structurel, les innovations scientifiques et culturelles qui forment la raison d'être de l'Université sédimentent nécessairement – et se nourrissent de – leurs conditions environnementales. Le risque innovateur est toujours en réseau avec un pôle social diffus et stabilisateur (qui pourra être à son tour innovateur et mobilisateur) ; et c'est de ce commerce que naît le progrès dont *tous* les acteurs devraient bénéficier.

Au niveau micro-structurel, Whitehead dépeint la synergie que doit exploiter l'Université entre l'imagination créatrice de la jeunesse et le poids inertiel de l'expertise acquise. Comme nous l'avons écrit à l'occasion de la mise sur pied des séminaires de recherche « chromatiques » à Paris 1, il s'agit d'une recherche commune : le but n'est pas, d'une part, de stabiliser un imaginaire encore sauvage et, d'autre part, de vivifier un conceptualisme déjà sclérosé, mais que tous et toutes incarnent l'optimisme conceptuel du commençant et le goût de l'intuition bien tempérée de l'aguerri. La symbiose que l'Université entretient entre les activités de recherche et d'enseignement se manifeste donc dans sa capacité à coordonner deux générations : l'« âge mûr

---

<sup>13</sup> Marcel CROCHET, *Louvain*, Oct 2000, p. 19.

expérimenté » et la « jeunesse imaginative ». Comme le dit le philosophe britannique, « les sots vivent d'imagination sans savoir ; les pédants, de savoir sans imagination<sup>14</sup> ». En conclusion, le corps professoral doit être à même de donner vie aux connaissances afin que les étudiants puissent dégager, par et pour eux-mêmes, des idées générales corvéables à merci, tout en développant parallèlement l'art de leur application<sup>15</sup>.

Plus précisément encore, Whitehead dérive la normativité de sa philosophie de l'éducation d'une description organique de tout processus d'apprentissage. Les rythmes éducatifs procèdent en trois phases *complémentaires* : romance, précision et généralisation<sup>16</sup> (toutes trois sont également importantes et *de facto* interdépendantes). La première nomme le socle intuitif sur lequel vient s'ancrer tout apprentissage ; elle est le siège de la curiosité instinctive et de la joie qu'apporte la connaissance inchoative. La seconde nomme le moment structurel qui succède nécessairement au moment purement expérientiel, voire affectif, qui vient d'être évoqué. Ici a lieu l'abstraction conceptuelle, la sélection des catégories pertinentes et leur mise en cohérence. La troisième phase dialectise les deux premières : elle opère l'assomption de l'affectivité par la purification conceptuelle, transfigurant ainsi l'une et l'autre et mettant le sujet à l'unisson de l'avancée créatrice. Le concept ne détruit pas l'affect, il l'accomplit en le surélevant. Cette vertu transfigurative de la connaissance conduit d'ailleurs Whitehead à prétendre que *l'essence de l'éducation est religieuse* (« the essence of education is that it be religious »). Mais de quelle religiosité parle-t-il ?

A religious education is an education which inculcates duty and reverence. *Duty* arises from our potential control over the course of events. Where attainable knowledge could have changed the issue, ignorance has the guilt of vice. And the foundation of *reverence* is this perception, that the present holds within itself the complete sum of existence, backwards and forwards, that whole amplitude of time, which is eternity<sup>17</sup>.

<sup>14</sup> « Fools act on imagination without knowledge ; pedants act on knowledge without imagination » (*The Aims of Education*, op. cit., p. 98).

<sup>15</sup> « Une certaine « errance » intellectuelle me paraît [...] la condition nécessaire au développement de l'imagination théorique qui fait le véritable universitaire » (François OST, « L'Université : ce qui a changé depuis 1968 », Bruxelles, *Bulletin d'information des FUSL*, N°35, juillet 1992, pp. 1-11, p. 4).

<sup>16</sup> *Romance ; Precision ; Generalisation*. On consultera principalement « The Aims of Education » [Presidential Address to the Mathematical Association of England, 1916], in *The Aims of Education*, op. cit., pp. 1-14 et « The Rhythm of Education » [Address to the Training College Association of London, 1922], in *The Aims of Education*, op. cit., pp. 15-28.

<sup>17</sup> *The Aims of Education*, op. cit., p. 14. Nous soulignons.

Le savoir opératoire, caractéristique de toute expertise scientifique, ne fait sens qu'à l'horizon de ce moment fruitif articulant devoir et respect. Et l'enseignement doit donc être conçu comme *l'art de l'utilisation du savoir* :

Education is the acquisition of the art of the utilisation of knowledge. This is an art very difficult to impart. Whenever a textbook is written of real education worth, you may be quite certain that some reviewer will say that it will be difficult to teach from it. Of course it will be difficult to teach from it. If it were easy, the book ought to be burned ; for it cannot be educational. In education, as elsewhere, the broad primerose path leads to nasty places<sup>18</sup>.

Il faudrait d'ailleurs effectuer une relecture de *Religion in the Making* à la lumière de cette thèse et de l'ontologie exposée dans *Procès et réalité* pour cerner la compréhension whiteheadienne du binôme religiosité/religion.



Si le « néolibéralisme » (ou « néoconservatisme », fréquemment abrégé « neocons » en anglais...) est porteur d'un message à première vue optimiste en termes de maximisation de l'allocation des ressources et de dynamisation du progrès sociétal, il est surtout fragilisateur des structures collectives et potentiellement destructeur des conditions de possibilité de l'existence de l'individu-sujet lui-même. Les analyses (e.g.) de Max Weber, de Jean Ladrière, de Michel Henry, de Pierre Bourdieu, de Dany-Robert Dufour et encore récemment de Philippe Pignarre et Isabelle Stengers<sup>19</sup> sont ici très suggestives des conséquences d'une dérive qui, à bien y regarder, s'annonçait déjà dans la méthodologie galiléenne et que Whitehead, encore lui, a identifié, dès 1919, dans les *Principles of Natural Knowledge* (on se souvient que le

<sup>18</sup> *The Aims of Education*, op. cit., p. 4.

<sup>19</sup>Cf., e.g., respectivement, M. WEBER, « Die Berufsethik des asketischen Protestantismus » [1904–1905], in J. Winckelmam (éd.), *Die protestantische Ethik*, Munich, Siebenstern, 1965 ; J. LADRIERE, *Les enjeux de la rationalité. Le défi de la science et de la technologie aux cultures*, Paris, Aubier-Montaigne / Unesco, Analyse et raisons, 1977 ; M. HENRY, *La Barbarie*, Paris, Éditions Bernard Grasset, 1987 ; P. BOURDIEU, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, Paris, Éditions du Seuil, 1994 ; P. BOURDIEU, « L'essence du néolibéralisme », *Monde diplomatique*, Mars 1998, p. 3 ; D.-R. DUFOUR, *Folie et démocratie. Essai sur la forme unaire*, Paris, Éditions Gallimard, Le débat, 1996 ; D.-R. DUFOUR, « Les désarrois de l'individu-sujet », *Le Monde Diplomatique*, février 2001, 2001, pp. 16–17 ; D.-R. DUFOUR, *On achève bien les hommes*, Paris, Éditions Denoël, 2005 ; P. PIGNARRE, I. STENGERS, *La sorcellerie capitaliste. Pratiques de désenvoûtement*. Postface d'A. VIELE, Paris, Éditions La Découverte, 2005. Voir aussi : R. BOYER, P. de VILLE, R. PASSET et W. ZARTMANN, *Un autre monde est-il imaginable ? Discours à quatre voix à propos des défis de la globalisation*, Louvain-la-Neuve, Presses Universitaires de Louvain, 2003.

texte exemplaire de Husserl — *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die Transzendente Phänomenologie* — ne date lui que de 1935)<sup>20</sup>. Du reste, on se gardera d'amalgamer le libéralisme philosophique, dont on retiendra précisément le combat contre les « ultras » dans l'Europe dans les années 1793–1815, et cette usurpation par et pour *neocons*.

En conclusion, il ne peut s'agir de se voiler la face, mais bien de réagir en proposant de nouvelles pratiques. La pensée whiteheadienne offre non seulement des ressources conceptuelles exceptionnellement *cohérentes* pour penser toutes les exigences de l'avancée créatrice ; elle est intrinsèquement riche d'une *applicabilité* immédiate dans le monde de l'éducation. Si chacun pouvait être libre de recevoir — et de prodiguer — un juste bagage éducationnel (dire intellectuel est trop limitatif), la destruction doxastique induite ouvrirait promptement la voie à de nouvelles pistes spéculatives respectueuses des différences, quelles qu'elles soient, et favoriserait spontanément le risque de l'aventure. Il est à cet égard parlant de contempler l'utopie organique que le dernier Huxley nous a livrés dans *Island* (1962). Mais c'est une autre histoire.



Le réseau « Chromatiques whiteheadiennes » a pour objectif premier de fédérer les recherches sur les différents aspects, nuances et implications de la pensée du philosophe et algébriste britannique Alfred North Whitehead. C'est dans ce cadre qu'ont été créés en 2002, à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne, des séminaires de recherche sur la philosophie organique whiteheadienne. Saisissons l'occasion qui nous est offerte de remercier les différents acteurs qui ont rendu possible la création de cet outil de recherche novateur. Soulignons tout d'abord l'investissement de la première heure de François Beets (Liège), John B. Cobb (Claremont), Jr., Pierre Rodrigo (Dijon) et Bertrand Saint-Sernin (Paris) dans les activités chromatiques. Ensuite, nos remerciements vont tout particulièrement à Christiane Chauviré et Mathias Girel pour avoir accueilli les séminaires au sein du CEPPA et à Guillaume Durand (Nantes) pour avoir bien voulu se charger de la programmation en 2002–2003 et en 2003–2004. Notre gratitude va surtout à Pierfrancesco Basile (Zürich), Ali Benmakhlouf (Nice), Vincent Berne (Paris), Fabrice Bothereau

---

<sup>20</sup>E. HUSSERL, *Die Krisis der Europäischen Wissenschaften und die Transzendente Phänomenologie* [conf. prononcée en 1935], The Hague, Martinus Nijhoff Publishers, Husserliana VI, 1954 ; *La crise des sciences européennes et la phénoménologie transcendantale*, traduit de l'allemand et préfacé par G. Granel Paris, Gallimard, Bibliothèque de philosophie, 1976.

(Paris), Jean-Marie Breuvert (Lille), Michele Carraglia (Modena), Pierre Casou-Noguès (Lille), Didier Debaise (Bruxelles), Jean Douchement (Nantes), Jean-Claude Dumoncel (Caen), Guillaume Durand (Nantes), Olivier Fortin (Poitiers), Stephan Galetic (Liège), Sébastien Gandon (Clermont-Ferrand), Joseph Mabika Nkata (Lubumbashi), Stéphane Madelrieux (Amiens), Alison Roberts Miculan (McMaster), Olivier Nannipieri (Dijon), Frédéric Nef (Paris), Michel Paillet (Paris), Isabella Palin (Louvain), Jacques Riche (Louvain), Franck Robert (Barcelonnette), Isabelle Stengers (Bruxelles), Xavier Verley (Toulouse) et James Williams (Dundee) pour être venus (certains à plusieurs reprises) présenter leurs plus récentes recherches. Enfin, Stéphane Mercier (Louvain-la-Neuve) et Marc Laurent (Rixensart) doivent être sincèrement remerciés pour leur assistance démiurgique.



L'annuaire *Chromatikon* rendra systématiquement public les principaux résultats de ces travaux parisiens et offrira complémentairement des études critiques et des comptes rendus récents dans les domaines whiteheadiens et connexes. On s'attend en effet à ce que ses prochains numéros élargissent progressivement son territoire spéculatif jusqu'à englober toutes les formes qu'adopte le procès de la philosophie contemporaine.

Les propositions d'article sont à soumettre pour le premier juin 2006 au plus tard à [weber@risp.ucl.ac.be](mailto:weber@risp.ucl.ac.be). D'une longueur maximale de quatre mille mots, ils constitueront une contribution scientifique originale à la l'étude de la philosophie organique whiteheadienne, de la philosophie du procès en général, voire du procès de la philosophie contemporaine. Les propositions de comptes rendus critiques sont à soumettre pour le premier juin 2006 au plus tard à [p.basile@bluewin.ch](mailto:p.basile@bluewin.ch). D'une longueur maximale de deux mille mots (à discuter avec l'Éditeur), ils offriront un panorama de l'ouvrage considéré ainsi qu'une contextualisation historique et conceptuelle permettant une évaluation circonstanciée. On consultera du reste les indications stylistiques reprises dans le *Foreword*.



L'édition inaugurale du *Chromatikon* se compose d'un avant-propos et de quatre parties : séminaires de recherche, études critiques, comptes rendus et informations réticulaires (ces dernières ne portant sur les projets et publications directement corrélés aux réseaux *Chromatiques whiteheadiennes*, *Whitehead Psychology Nexus* et *European William James Project*).

## Foreword

Michel Weber, Louvain-la-Neuve

Since it would be rather tedious and most obviously redundant to translate the *Avant-Propos*, the reader will find here some complementary reflexions.

Whitehead's philosophy of education provides a crucial occurrence of his concept of « youth » :

Youth is not defined by age but by the creative impulse to make something. The aged are those who, before all things, desire not to make a mistake<sup>1</sup>.

Elsewhere, the tone is more existential :

The deepest definition of Youth is, Life as yet untouched by tragedy. And the finest flower of youth is to know the lesson in advance of the experience, undimmed<sup>2</sup>.

The creation of a new vector to promote Whiteheadian organic thinking — or Whiteheadian process thinking, as it happens to be better known since Loomer coined the term around 1949 — is a good occasion (no pun intended but appropriate) to underline the importance in Whitehead's corpus of these two concepts (Youth and Tragedy). Youth and Tragedy are the anthropomorphic correlates of Creativity and Perishing. One does not go without the other ; one always already bears the stigmata of the other while tending to keep the burden of meaning for itself. Philosophy makes sense only qua *lived* discipline ; in the strong processual context advocated by the ontological perspective laid out in Whitehead's corpus, we have to acknowledge that philosophic life asks us to become worthy of the creative advance. In more mundane (or programmatic) terms : the old-fashioned understanding of philosophy qua quest of truth should be reactivated. Whence three correlates : the risk of adventure, the destruction of all opinions, and the interplay of scholarship and commitment.

In this context, « truth » does not, of course, mean some pre-given actuality, standpoint or gnoseological treasure waiting to be dis-covered. Truth lies in the adventure of its own quest. It is the journey. Adventure is for Whitehead mainly a very promising affair ; he fought to tame (if not to conceal) any dangerousness in it. The appeal to William James is thus advisable (if not necessary) to rebalance what is at stake. James' own philosophical development displays with great strength that this quest is quite dangerous be-

---

<sup>1</sup> *The Aims of Education*, op. cit., p. 119.

<sup>2</sup> A. N. WHITEHEAD, *Adventures of Ideas*, op. cit., pp. 286–287.

cause it puts our entire existence (even our post-mortem existence) at risk. Neurosis has to be abolished at the risk of psychosis. At all costs. In common parlance, one has to leave behind oneself the old social cloak imposed by the political forces of this world – which boils down nowadays to the corporate ownership of the planet – and enhance one's awareness of the importance of the present moment, of its duty and visionary weights.

This involves in practice the destruction of all opinions, the destruction of all lies<sup>3</sup>. All social narratives that prevent liberation from the not always obvious oppressive powers have to be obliterated. All patience with individual lies and hypocritical struggles has furthermore to be cancelled so that these lies are recognized for what they are : the dramatic (but unethical and ineffective) efforts of unsecured beings to cope with their own tragedy at the expense of their spiritual journey.

The late Pierre Bourdieu (1930–2002) has emphasized that there is no contradiction whatsoever between scholarship and commitment, that this bifurcation is just another doxastic trick to keep potential thinkers quiet. And it is not difficult to acknowledge that this policy has worked almost perfectly so far. Whitehead (and James among many others...) asks us to regenerate ourselves through the art of the utilisation of knowledge and to take responsibility in an age that sees technoscience lured by the « market » providing more and more devices to keep the many under the spell of the few.

Let us exemplify. In the context of the creation of the European Higher Education Area, it is understandable to hear university rectors make the ap-

---

<sup>3</sup> Besides Plato, Hume provides an early background and Huxley a powerful recent exemplification for this argument : « Nothing appears more surprising to those who consider human affairs with a philosophical eye than the easiness with which the many are governed by the few, and the implicit submission with which men resign their own sentiments and passions to those of their rulers. When we inquire by what means this wonder is effected, we shall find that, as Force is always on the side of the governed, the governors have nothing to support them but opinion. It is, therefore, on opinion only that government is founded, and this maxim extends to the most despotic and the most military governments as well as to the most free and most popular » (David HUME, *Of the First Principles of Government*, 1758). «There is, of course, no reason why the new totalitarianisms should resemble the old. Government by clubs and firing squads, by artificial famine, mass imprisonment and mass deportation, is not merely inhumane (nobody cares much about that nowadays) ; it is demonstrably inefficient – and in an age of advanced technology, inefficiency is the sin against the Holy Ghost. A really efficient totalitarian state would be one in which the all-powerful executive of political bosses and their army of managers control a population of slaves who do not have to be coerced, because they love their servitude. To make them love it is the task assigned, in present-day totalitarian states, to ministries of propaganda, newspaper editor and schoolteachers. But their methods are still crude and unscientific » (Aldous HUXLEY, Foreword, 1946 of *Brave New World* [1932], With an introduction by David Bradshaw, Hammersmith, HarperCollins, 1994).

appropriate « bold » claim — we need to be *among* the top academic institutions in the world — but it is rather puzzling to realize that, for *all* of them, the recipe is the exact same : international staff and international students, high research impact through publications (citations per faculty member calculated of course from the U.S. based Essential Science Indicators database) and patents (or synergies with the industrial complex), and so forth. The cluster of problems that this apparent straightforwardness hides boils down to two complementary sets : on the one hand, the neoconservative vulgate is blindly accepted as such (who could seriously dare to question stubborn facts ?) and, with it, the imperialism of international financial governance ; on the other, the accepted convergence criteria — such as the use of the ESI database (that champions articles published in *Science* and in *Nature*) and staffing levels — give a dramatic advantage to institutions dominated by the applied sciences (especially biotechnologies and nanotechnologies) and communicating in English. There is no need here to lament specifically on the doomed future of philosophy departments : it will suffice to wonder how such a purely ideological paradigm could be swallowed so easily by (almost) all « intellectuals » worldwide. Education — whatever its level — should be an absolute right ; it has become a private investment. All the Newspeak sophistry devised to disguise this shift is nothing but, to say it politely, overwhelmingly incongruous.

The « Chromatiques whiteheadiennes » Network is an international scholarly society that seeks first and foremost to federate Whiteheadian researches in the French-speaking linguistic world. Since 2002, the Network has fostered research seminars in the Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. The *Chromatikon* yearbook will now on make public the most significant result of these debates. Complementarily, it will offer critical studies and critical reviews in Whiteheadian scholarship but also in contiguous fields. « His thinking is a prism », confided Mrs. Whitehead in Lucien Price's *Dialogues* (p. 16). And the only way to reconstruct the unicity of the incident light after its prismatic decomposition is to use another prism such as this one. It is expected that the next issues will be more linguistically balanced.

« Our court shall be a little academe,  
Still and contemplative in living art » — W. Shakespeare<sup>4</sup>.




---

<sup>4</sup> W. SHAKESPEARE, *Love's Labour's Lost*, Act I, Scene 1 in SHAKESPEARE, W., *The Complete Works*, London, Michael O'Mara Books Limited, 1988, p. 132.

Paper proposals (no longer than 4000 words) should be submitted before the first of June 2006 to weber@risp.ucl.ac.be. They should constitute an original scientific contribution to the study of Whitehead's organic philosophy, to the philosophy of process in general, or to (the trial of) philosophy in the making.

Critical review proposals (no longer than 2000 words – a matter to be discussed with the Review Editor) should be submitted before the first of June 2006 to p.basile@bluewin.ch. They should offer a fair account of the targeted material together with an historical and conceptual contextualization leading to a sharp assessment of the debated work.

*Formating and Stylistic Requirements* : The Yearbook aims to be for non-process philosophers as well as specialized readers in both philosophy and other scientific disciplines. The authors are consequently asked to keep an accessible style and to spell the necessary scholarly terminology. Provocative arguments are welcome provided that they open avenues of dialogues. Papers should be submitted by e-mail to the (Review) Editor as .doc file or « rich text file » (.rtf). A template will be sent upon request. They should be within the prescribed word limits. Use endnotes ; italics for book titles and so on ; new paragraphs should not begin with a tab ; hard returns only at the end of paragraphs. Spell out simple enumerations up to and including one hundred. With regard to autoformat features : make sure that all your styles are pure, otherwise they will have to be stripped out and the material manually re-keyed. Use preferably only one level of internal heading, section number or other division. Avoid sexist language insofar as practicable. Quotations and book/article titles should be copied exactly as they appear in their original source. In case of use of special characters such as Greek, logical and mathematical symbols, please submit a pdf copy or a hard copy. *Modus citandi* : works are referred to in the text with name and date – e.g., Penrose 1989 – ; whereas the bibliography uses the following format, respectively for books and articles :

PENROSE, R., 1989. *The Emperor's New Mind. Concerning Computers, Mind, and the Laws of Physics*. Foreword by Martin Gardner (Oxford, Oxford University Press).

GALIN, D., 1994. « The Structure of Awareness », *Journal of Mind and Behavior*, 15, 4, 375-400.

Works by A. N. Whitehead should be referenced in the text according to the following abbreviations and editions specified below.

ADG: *The Axioms of Descriptive Geometry*, Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge Tracts in Mathematics and Mathematical Physics V, 1907.

AE : *The Aims of Education and Other Essays* [1929], New York, The Free Press, 1967.

AI : *Adventures of Ideas* [1933], New York, The Free Press, 1967.

APG: *The Axioms of Projective Geometry*, Cambridge, Cambridge University Press, Cambridge Tracts in Mathematics and Mathematical Physics IV, 1906.

CN : *The Concept of Nature* [1920], Cambridge University Press, 1964.

D : Lucien Price, *Dialogues of A. N. Whitehead*. As Recorded by Lucien Price. [1954], New York, The New American Library, A Mentor Book, 1956.

ESP : *Essays in Science and Philosophy*, New York, The Philosophical Library, Inc., 1947.

FR : *The Function of Reason* [1929], Boston, Beacon Press, 1958.

IM : *An Introduction to Mathematics* [1911], Oxford, Oxford University Press, 1958.

MCMW: « On Mathematical Concepts of the Material World », *Philosophical Transactions, Royal Society of London*, series A., v. 205, 1906, pp. 465-525 (reprinted in Filmer Stuart Cuckow Northrop & Mason W. Gross (eds.), *A. N. Whitehead : An Anthology*. With Introduction and a Note on Whitehead's Terminology by Mason W. Gross, New York, The Macmillan Company, 1953).

MT : *Modes of Thought* [1938], New York, The Free Press, 1968.

OT : *The Organisation of Thought, Educational and Scientific*, London/Philadelphia, Williams and Norgate/J. B. Lippincott, 1917.

PM : Bertrand Russell & Alfred North Whitehead, *Principia Mathematica*, London, Cambridge University Press, 1910-1913 ; sec. ed., 1927.

PNK : *An Enquiry Concerning the Principles of Natural Knowledge* [1919 ; sec. ed., 1925], New York, Dover Publications, Inc., 1982.

PR : *Process and Reality. An Essay in Cosmology* [1929] Corrected edition. Edited by David Ray Griffin and Donald W. Sherburne, New York/London, The Free Press. A division of Macmillan Publishing Co., Inc./Collier Macmillan Publishers, 1978.

R : *The Principle of Relativity*. With application to Physical Science, Cambridge, Cambridge University Press, 1922.

RM : *Religion in the Making*, New York, Macmillan, et Cambridge, Cambridge University Press, 1926.

S : *Symbolism, Its Meaning and Effect*, New York and Cambridge, The Macmillan Company, 1927.

SMW : *Science and the Modern World* [1925], New York, The Free Press, 1967.

UA : *A Treatise on Universal Algebra. With Applications*, Cambridge, Cambridge University Press, 1898.



**I. SEMINAIRES DE RECHERCHE –  
RESEARCH SEMINARS**